

Québec français



La fin du monde calcule ses heures

Analyse de *Va-nu-pieds* de Normand Géo

Claude Paradis

Number 156, Winter 2010

Poésie contemporaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paradis, C. (2010). Review of [La fin du monde calcule ses heures : analyse de *Va-nu-pieds* de Normand Géo]. *Québec français*, (156), 58–59.

La fin du monde calcule ses heures

Analyse de *Va-nu-pieds* de Normand Géois

par Claude Paradis*

Dans les pages littéraires des différents journaux, on ne parle à peu près jamais de poésie. Lecteurs, nous aimons bien, en général, connaître le pouls des critiques littéraires. Avant de lire des romans, nous aimons bien savoir ce qu'on en dit un peu partout, ce qu'en pense tel critique. Souvent même, nous apprenons l'existence de telle œuvre ou la parution de tel nouveau titre d'un écrivain grâce à la lecture qu'en a présentée le journal. Ainsi, il faut bien le reconnaître : les journaux jouent un rôle primordial dans la diffusion du livre, dans l'éducation à la lecture. Dans ce domaine, le journal *Le Devoir* est un modèle. Cependant, en ce qui touche à la poésie, même dans *Le Devoir*, véritable institution dans le domaine du journalisme culturel, nous ne trouvons qu'une critique par deux, trois semaines sur un ouvrage de poésie (et presque jamais pendant l'été). Pourquoi en est-il ainsi ? Comment se fait-il qu'on ne nous présente que quelques-unes (très peu) des nombreuses nouveautés en poésie que publient chaque année, par exemple, les éditeurs québécois ? Si certaines nouveautés, en poésie, peuvent laisser perplexe, n'en est-il pas ainsi pour les romans : pour dix navets romanesques qu'on ose démolir dans les journaux, présente-t-on quelques recueils de poésie ?

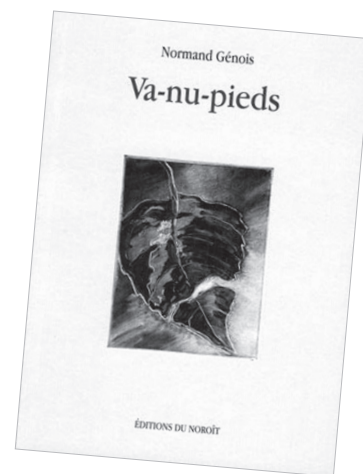
Je me permets de présenter ici un petit livre qui m'a bouleversé. C'est *Va-nu-pieds* de Normand Géois, recueil de poésie paru le printemps dernier aux Éditions du Noroît¹. Ce livre révèle la douleur que provoque la disparition d'un être cher. Quand on sait qu'un roman peut nous permettre de fuir ou de vivre autrement le réel, on doit aussi savoir qu'un livre de poésie peut, mieux que tout autre type d'ouvrages littéraires, nous faire mieux vivre la réalité.

Dans les vingt premières pages du recueil, Géois pose les pierres de la maison de son Amour. On suit le périple calme du quotidien qui a dû être celui d'un couple pendant de nombreuses années, là où « disposés en surface ° nos pas épousent l'infini » (p. 11). On constate que le temps des verbes est le présent, présent de l'amour, constance de la vie : « nous traduisons en beauté ° les volte-face du temps ° rien ne rassure autant ° qu'un saut par-dessus l'horizon » (p. 12). Dans ce lieu où « Nous avons jeté une maison en cèdre ° au bout d'un sentier intime » (p. 16), le poète note que « la poésie s'affuble de robes d'oiseaux » (p. 17) et que « la rivière dérobe des nuées ° qu'une falaise abandonne déchirées² » (p. 18). Cet espace où règne le bonheur pourrait se résumer aux vers qui ferment le poème de la page 30 : « amour chasse le mal ° amour est notre maître ». Viennent alors dix pages de douleurs et d'inquiétudes, dix poèmes qui évoquent la maladie et la souffrance de « la tendre la douce la porteuse de rêves [qui] va quitter ce monde pour toujours », juste au moment où « dehors l'hiver a stoppé sa course », quand « la fin du monde calcule ses heures » (p. 31). Ces dix poèmes sombres, plutôt que d'être en vers libres

comme ceux qui précèdent et qui suivent, sont en versets de une à sept lignes (comme on en trouvera d'autres plus loin dans le recueil) : des coulées de mots disent que « l'impensable se forme juste derrière l'œil droit qui rêve à ce moment-là aux pensées du jardin gruge le pourtour de

la vie petit à petit les cheveux chutent

les épaules portent difficilement ce poids de la faiblesse l'espoir demeure féroce et vain » (p. 33). Le lecteur observera que ces dix poèmes sont bordés par des heures bien précisées, des moments que l'écriture a une fois pour toutes balisés : en page 31, on voit qu'à « **Trois heures** l'après-midi s'écoule trop vite une chambre décolorée les rayons éblouissent la saleté dans la fenêtre le regard sort à peine » (se serait-on senti enfermé en cet instant ?) ; alors qu'au dixième poème de cette suite de versets, cette note coupe notre lecture comme une lame, définitive : « **Vingt et une heure** deux aucun signe vital » (p. 40). Les verbes sont pour la plupart à l'imparfait entre ces deux instants fixés pour toujours dans ce livre, comme des fossiles dans une pierre ; au hasard, je lis et je souligne : « Je me levais roi mage suivant l'ascendant de la lune sa course vers l'orient » (p. 34), « notre éternité commençait à peine nous donnions le meilleur recevant fébriles le luxe de vivre » (p. 35) ; « Étions aériens nous attardions à remercier l'oiseau », « rendions hommage à l'harmonie », « nous nous levions moi d'abord rêvant le jour », « nous traversons le miroir le miracle se reproduisait », tous ces passages provenant du même poème, qui se termine ainsi : « je dansais gauchement tu riais avec volupté c'était jour d'été » (p. 37). Doit-on entendre que le présent n'est plus possible ? Les poèmes qui suivent le laissent croire, quand « la splendeur me devient étrangère » (p. 42), sans doute parce que « ton absence est partout » (p. 43). Chaque poème se révèle une expérience ultime, une aventure qui exige bravoure : « La bombe du chagrin explose » (p. 45) et « Des larmes j'en ai tous les jours » (p. 47). Ne comprend-on pas que c'est la structure du recueil qui me permet ainsi de cheminer à travers ces poèmes ? Certes, je connais leur auteur, je sais quel drame il a vécu quand il a appris qu'une tumeur maligne s'était logée dans le cerveau de celle qu'il aimait. Mais, aujourd'hui, si je peux vivre cette expérience et en éprouver la grâce qui en émane, c'est que cet écrivain a réussi à traduire en une œuvre de poésie la douleur et le terrible vertige d'avoir vu souffrir et mourir la femme qu'il aimait : « la mort m'aurait-elle aussi enlevé ° si on m'avait ligoté aux racines ° que nous avons semées ensemble » (p. 50).



Je vois qu'à partir de la page 53 viennent neuf autres poèmes en versets. Puis des poèmes en vers et d'autres en versets : de l'un à l'autre regroupement de poèmes, la différence de tonalité suggère des modulations qu'il faut suivre – le poète ne disait-il pas que « le monde évolue en dents de scie » (p. 41) ? Une lecture attentive me permet de vivre avec lui ce que je n'ai moi-même jamais vécu et qui pourtant me concerne, moi qui partage ma vie avec une femme et des enfants, moi qui porte en mon histoire personnelle plus d'un drame à venir. Et je comprends qu'au moment où « l'araignée de l'œil devenait une souris », « l'espérance était un papillon noir » (p. 53) qui continuait la pollinisation de souvenirs heureux pendant les jours les plus sombres. Le recueil oscille ainsi entre souvenirs tendres et extrêmes inquiétudes, entre « les yeux remplis d'espoir » (p. 55) et « Un cri étouffé [qui] a dépeuplé ma vie » (p. 56). Avec le poète qui se bat contre des échéances meurtrières, « on nage à contre-courant ». On saisit à quel point cet orage qui a foudroyé l'amour devait avoir tout anéanti ! Dans le deuil de celui qui reste seul, parmi les douleurs et les peines, on ignorait sans doute que « tous le pensent raccommodé », « le rescapé [qui] tente de recoller ses morceaux » (p. 61), alors qu'il espérait encore cette « ombre sans doute de l'autre à jamais disparue » (p. 60). Il serait facile mais sans doute vain de continuer de citer. Chaque lecteur saurait, par lui-même, faire son propre chemin en ce livre. Contrairement à ce qu'on peut croire, ce livre plutôt triste n'est pas

sombre puisqu'il est traversé des lumières d'un visage amoureux et de celles que la nature lance autour du poète.

Le recueil *Va-nu-pieds* de Normand Géniois est un modèle de poésie, un parfait exemple de ce que permet la littérature : la création d'une pierre pour baliser le chemin d'une vie ! C'est un livre qu'il ne faut surtout pas s'empresse de lire, qu'il est préférable de lentement méditer. Pour bien y pénétrer, le lecteur doit porter une attention particulière à l'élaboration de l'œuvre, aux modulations stylistiques qui transparaissent de l'alternance des groupes de poèmes en vers et de poèmes en versets. En suivant ainsi le fil fin du livre, le lecteur saisira que, dans ces poèmes où « la fin du monde calcule ses heures », malgré la douleur et l'inquiétude et sans doute l'oppressant sentiment de devoir dire l'essentiel avant la dernière échéance, le poète livre un plaidoyer si fin, si juste qu'il en ressort une œuvre monumentale et essentielle. Voilà une leçon d'écriture qui est en même temps une leçon de vie. □

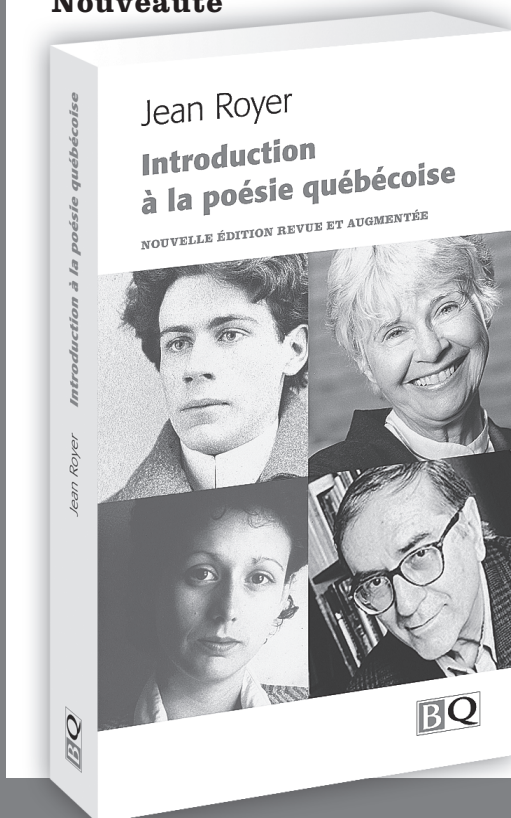
* Professeur de littérature au Cégep de Sainte-Foy et poète

Notes

- 1 Normand Géniois, *Va-nu-pieds*, Montréal, éditions du Noroît, 2009, 93 p.
- 2 Une longue espace d'environ 6 à 8 frappes sépare les deux mots dans le vers.

Nouveauté

www.livres-bq.com



« Presque à la manière d'un romancier, Jean Royer raconte une histoire, celle d'une poésie, par ses poètes et par ses textes. »

Réginald Martel, *La Presse*

« Une contribution de qualité au grand ensemble de la francophonie. »

Robert Sabatier, *Le Figaro littéraire*

JEAN ROYER

Introduction à la poésie québécoise

Nouvelle édition revue et augmentée

288 pages • 11,95 \$ • Essai

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

